

« LE LIVRE DE SABLE » DE BORGES : UN AUTRE INSAISSISSABLE
Dominique Corpelet

ERES | « Psychanalyse »

2017/1 n° 38 | pages 19 à 34

ISSN 1770-0078

ISBN 9782749253916

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-psychanalyse-2017-1-page-19.htm>

Pour citer cet article :

Dominique Corpelet, « « Le livre de sable » de Borges : un Autre insaisissable »,
Psychanalyse 2017/1 (n° 38), p. 19-34.
DOI 10.3917/psy.038.0019

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

« Le livre de sable » de Borges : un Autre insaisissable

Dominique CORPELET

Dans le *Séminaire XVI, D'un Autre à l'autre*, Lacan énonce ce qui entrera peut-être un jour dans le champ des mathématiques sous le nom de « théorème de Lacan » : « À force de vouloir considérer comme clos un discours non achevé [...], on produit des effets de déchet ¹. » Prenant appui sur la logique, il démontre dans ce séminaire qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre : l'Autre, marqué d'un trou, est sans garantie.

L'écrivain argentin Jorge Luis Borges n'a peut-être pas lu Lacan mais certaines de ses fictions témoignent qu'il était sensible à la question de l'incomplétude de l'Autre. Trois textes en particulier : « La Bibliothèque de Babel », « La Bibliothèque totale » et « Le livre de sable » évoquent un univers qui, en apparence total, s'organise autour d'une faille. Lecteur passionné de mathématiques, Borges invente un monde mettant en jeu la logique des ensembles et le paradoxe des classes de Russell, un monde qui peut se lire comme la démonstration littéraire du théorème de Lacan. Il expose une solution au paradoxe des classes qui n'est pas sans rappeler celle à laquelle parvient Lacan dans le *Séminaire XVI*. À partir de ce même paradoxe, Lacan démontre l'inconsistance et l'incomplétude de l'Autre. Borges, sans Lacan mais avec Russell, parvient à la conclusion que l'Autre du savoir ne saurait consister en univers clos.

Une bibliothèque-univers

Dans « La Bibliothèque de Babel » (1941), Borges construit un monde sous la forme d'une bibliothèque en apparence infinie : « L'univers (que d'autres appellent la Bibliothèque) se compose d'un nombre indéfini, et peut-être infini, de galeries hexagonales, avec au centre de vastes puits d'aération bordés par des balustrades très basses ². » Cet univers semble se dupliquer à l'infini et se contenir lui-même, les lieux

Dominique Corpelet, dominiquecorpelet@yahoo.fr

1. Jacques Lacan, *D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 210.

2. Jorge Luis Borges, *Fictions*, Paris, Gallimard, 1983, p. 71.

se répéter et s'appartenir eux-mêmes. Le narrateur-bibliothécaire, qui y a passé toute sa vie, décrit un espace interminable et invariable : « De chacun des hexagones on aperçoit les étages inférieurs et supérieurs, interminablement. La distribution des galeries est invariable ³. » Comment s'orienter dans une telle bibliothèque ? Le narrateur a cherché en vain le catalogue des catalogues. Aucun des hommes vivant dans la Bibliothèque n'est jamais parvenu à la parcourir dans son entier, tant elle est vaste et labyrinthique. Les générations se sont succédé qui ont cherché à établir un savoir sur cet univers. Des mystiques disent qu'il existerait une chambre circulaire contenant un livre circulaire au dos continu et qui ferait le tour de la pièce : « Ce livre cyclique, c'est Dieu ⁴. »

La Bibliothèque, décrite comme « une sphère dont le centre véritable est un hexagone quelconque, et dont la circonférence est inaccessible ⁵ », répond à une série d'axiomes. Premièrement, elle « existe *ab aeterno* ⁶ », depuis un temps indéfini. Seul un dieu peut l'avoir conçue. Deuxièmement, les symboles orthographiques sont au nombre de vingt-cinq. De là, une théorie générale peut être formulée : presque tous les livres sont de nature informe et chaotique. Fruits de la combinaison aléatoire de ces symboles, ils n'ont le plus souvent aucun sens. Au milieu de cette incohérence de signes, de ce « pur labyrinthe de lettres », surgit parfois une phrase ou un segment de phrase semblant avoir un sens. Certains hommes crurent pendant longtemps que la suite insensée des lettres dans les livres correspondait à une langue ou un dialecte inconnu. D'autres firent l'hypothèse qu'il y avait une logique et que « chaque lettre pouvait influencer sur la suivante ⁷ ». D'autres enfin eurent l'idée qu'il s'agissait de cryptogrammes. Depuis, des déchiffreurs ambulants tentent de découvrir le sens des livres et d'en établir la langue.

Un penseur finit par formuler la loi fondamentale de la Bibliothèque : il est impossible d'y trouver deux livres rigoureusement identiques. La Bibliothèque est totale, ses livres sont le produit de toutes les combinaisons possibles des symboles. Elle contient « Tout : l'histoire minutieuse de l'avenir, les autobiographies des archanges, le catalogue fidèle de la Bibliothèque, des milliers et des milliers de catalogues mensongers, la démonstration de la fausseté de ces catalogues, la démonstration de la fausseté du catalogue véritable, l'évangile gnostique de Basilide, le commentaire de cet évangile, le commentaire du commentaire de cet évangile, le récit véridique de ta mort, la traduction de chaque livre en toutes les langues, les interpolations de chaque livre dans tous les livres ⁸ ». Il est ainsi possible de dire tout et son contraire, et d'écrire

3. *Ibid.*, p. 71.

4. *Ibid.*, p. 72.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*, p. 73.

7. *Ibid.*, p. 74.

8. *Ibid.*, p. 75-76.

dans toutes les langues le vrai comme le faux. Il n'y a pas de problème qui ne trouve solution. L'univers est justifié.

Lorsqu'ils firent cette découverte, les hommes se mirent à la recherche de leur propre justification. Mais, dans l'immensité de la Bibliothèque, la probabilité de la trouver est voisine de zéro. Ils se mirent aussi en quête de trouver l'explication des mystères de l'humanité. De cette combinaison de symboles, il se pouvait bien qu'une langue nouvelle fût produite qui viendrait pallier les insuffisances de la langue des philosophes. La recherche resta vaine : il fut impossible d'accéder aux précieux livres et à leurs secrets.

Une superstition a traversé les âges : celle de l'Homme du livre, qui aurait trouvé le livre « qui est la clé et le résumé parfait *de tous les autres* ⁹ ». L'homme qui a fait cette trouvaille est semblable à un dieu. Le narrateur n'a pas perdu l'espoir qu'on puisse un jour trouver ce « livre total ¹⁰ ». En attendant, il reste aux hommes l'immensité de la Bibliothèque qui contient tous les livres possibles. Tout a déjà été écrit quelque part : « Je ne puis combiner une série quelconque de caractères, par exemple *dhcmlrchtđj* que la divine Bibliothèque n'ait déjà prévue, et qui dans quelqu'une de ses langues secrètes ne renferme une signification terrible ¹¹. » Devant cette totalité, les hommes ne sont rien et la Bibliothèque n'a pas besoin d'eux : elle se perpétuera, « éclairée, solitaire, infinie, parfaitement immobile, armée de volumes précieux, inutile, incorruptible, secrète ¹² ». Vaste, la Bibliothèque n'est pourtant pas infinie, car le nombre de livres produits par la combinatoire des symboles, aussi immense soit-il, n'en est pas moins limité. Le narrateur conclut : « La Bibliothèque est illimitée et périodique ¹³. » Si l'on vivait éternellement, on pourrait la parcourir toute et découvrir que les mêmes livres « se répètent toujours dans le même désordre – qui, répété, deviendrait un ordre : l'Ordre ¹⁴ ».

En 1939, deux ans avant la publication de « La Bibliothèque de Babel », Borges écrit « La Bibliothèque totale » (1939), essai dans lequel il expose son projet de « La Bibliothèque de Babel ». Il y présente l'idée d'une bibliothèque totale comme un caprice, une imagination, une utopie, un « avatar typographique de cette doctrine de l'Éternel Retour ¹⁵ ». Il mentionne l'écrivain allemand Kurd Lasswitz qui, dans un conte intitulé « Universalbibliothek » (1907), avait imaginé une bibliothèque qui serait le produit de la combinatoire des symboles orthographiques universels. Il suffirait de

9. *Ibid.*, p. 78.

10. *Ibid.*, p. 79.

11. *Ibid.*, p. 80.

12. *Ibid.*, p. 81.

13. *Ibid.*

14. *Ibid.*

15. Jorge Luis Borges, *Œuvres complètes*, tome 1, Paris, Gallimard, 2010, p. 1578-1579.

soumettre ces symboles à toutes les variations et répétitions imaginables pour obtenir tout ce qu'il est possible d'écrire dans toutes les langues. « L'ensemble de ces variations constituerait une Bibliothèque Totale, de dimensions astronomiques ¹⁶ », conclut Borges. Cette bibliothèque ne contiendrait rien de moins que « Tout » : « Tout, mais pour une ligne raisonnable ou une notice exacte, il y aura des millions de cacophonies insensées, de fatras verbaux et d'incohérences. Tout, mais les générations des hommes pourront passer sans que les rayons vertigineux – les rayons qui oblitèrent le jour et où habite le chaos – leur aient octroyé une page tolérable ¹⁷. » Un Tout hors sens, une horreur, dit Borges, une horreur « subalterne : la vaste Bibliothèque contradictoire, dont les déserts verticaux de livres courent le risque incessant de se changer en d'autres déserts et qui affirment tout, nient et confondent tout comme une divinité en délire ¹⁸ ».

Avec « La Bibliothèque de Babel », Borges réalise ce qu'il avait imaginé dans « La Bibliothèque totale » : une bibliothèque réunissant toute la production passée et à venir. Pour s'y orienter, il faudrait avoir accès à un catalogue permettant de localiser tous les livres, il faudrait le catalogue des catalogues ou bien un livre unique, cyclique et interminable, contenant tous les autres livres. Borges termine « La Bibliothèque de Babel » par une note : « Letizia Alvarez de Toledo a observé que cette vaste Bibliothèque était inutile : il suffirait en dernier ressort *d'un seul volume*, de format ordinaire, [...] et comprenant un nombre infini de feuilles infiniment minces. [...] Le maniement de ce soyeux vademecum ne serait pas aisé : chaque feuille apparente se doublerait en d'autres ; l'inconcevable page centrale n'aurait pas d'envers ¹⁹. » Cette solution d'un livre infini et « total » conduira Borges à écrire, presque trente-cinq ans plus tard, « Le livre de sable ».

Le livre-univers

Selon les termes de son auteur, « Le livre de sable » (1975) porte sur un objet inconcevable ²⁰. Le narrateur, bibliothécaire à la retraite, reçoit la visite d'un inconnu venu lui vendre un livre sacré trouvé en Inde. Ouvrant ce volume au poids inhabituel et aux caractères inconnus, il s'étonne de voir que la numérotation des pages ne respecte pas l'ordre des nombres entiers naturels : « Mon attention fut attirée par le fait qu'une page paire portait, disons, le numéro 40514 et la page impaire qui suivait, le numéro 999. Je tournai cette page ; au verso la pagination comportait huit chiffres ²¹. » De même, une ancre – un petit motif dessiné – vue sur une page disparaît aussitôt : on a beau rouvrir le livre à cette même page, on ne retrouvera jamais l'illustration.

16. *Ibid.*, p. 1580.

17. *Ibid.*

18. *Ibid.*, p. 1581.

19. Jorge Luis Borges, *Fictions*, *op. cit.*, p. 81.

20. Jorge Luis Borges, *Œuvres complètes*, tome 2, Paris, Gallimard, 2010, p. 556.

21. *Ibid.*, p. 551.

Le vendeur explique : ce livre s'appelle « le Livre de Sable, parce que ni ce livre ni le sable n'ont de commencement ni de fin ²² ». Le narrateur l'ouvre à la première page et constate que des pages jaillissent entre cette page et la couverture. Le livre est infini : « Cela n'est pas possible et pourtant cela est. Le nombre de pages de ce livre est exactement infini. Aucune n'est la première, aucune n'est la dernière. Je ne sais pas pourquoi elles sont numérotées de cette façon arbitraire. Peut-être pour laisser entendre que les composants d'une série infinie peuvent être numérotés dans n'importe quel ordre ²³. »

Le narrateur décide d'acheter ce « livre diabolique ». Mais il devient vite fou car il veut vérifier si ce « livre impossible », ce « trésor », est bien infini. Il le feuillette jour et nuit : « J'examinais à la loupe le dos et les plats fatigués et je repoussai l'éventualité d'un quelconque artifice. Je constatai que les petites illustrations se trouvaient à deux mille pages les unes des autres. Je les notai dans un répertoire alphabétique que je ne tardai pas à remplir. Elles ne réapparurent jamais. La nuit, durant les rares intervalles que m'accordait l'insomnie, je rêvais du livre ²⁴. » Le narrateur ne tarde pas à vouloir se séparer du « livre monstrueux », de cet « objet de cauchemar », de cette « chose obscène qui diffamait et corrompait la réalité ²⁵ ». Ancien bibliothécaire, il sait que la meilleure façon de perdre un livre est encore de l'abandonner dans une bibliothèque en veillant à ce qu'il ne soit répertorié dans aucun catalogue. Dans les sous-sols de la Bibliothèque nationale où il a travaillé, sont conservés les périodiques et les cartes. Endroit idéal pour perdre un ouvrage. C'est là que, profitant de l'inattention des employés, il décide de déposer le livre de sable.

Dans ces trois textes, Borges imagine des objets (bibliothèques, livres) qui réalisent le vœu de rassembler en un seul lieu la totalité du savoir. Ce savoir fini et néanmoins immense s'avère inépuisable pour le mortel. L'homme est bien peu de chose devant cette totalité et deviendrait un dieu s'il parvenait à la posséder. La bibliothèque est un univers qui absorbe les hommes et le savoir. Seul un livre total qui résumerait tous les autres, un livre cyclique, ou un catalogue des catalogues qui recenserait tous les volumes de la bibliothèque, garantirait une vision globale de la totalité et ensermeraient cet univers. Mais un tel ouvrage est ou bien introuvable ou bien dangereux, comme en fait l'expérience le narrateur du « Livre de sable ». Ce désir d'un savoir absolu, qu'il prenne la forme d'une bibliothèque inépuisable ou d'un livre total, renvoie à la conception d'un Autre complet et consistant. Cet Autre absolu, voulu par les différents narrateurs de ces récits, s'avère pourtant impossible. Les univers que Borges invente semblent au premier abord clos sur eux-mêmes. Totalitaires, ils relèvent du cauchemar et inspirent l'horreur. Néanmoins, « La Bibliothèque de Babel » comme « Le livre de sable » comportent une faille. Le circuit qui va d'un conte à l'autre est

22. *Ibid.*, p. 552.

23. *Ibid.*

24. *Ibid.*, p. 554.

25. *Ibid.*

celui d'une démonstration de l'incomplétude de l'Autre. Cette démonstration use des ressorts logiques du paradoxe des classes.

Le paradoxe de Russell

Un ensemble est une classe, une collection constituée d'éléments vérifiant la même propriété. Si l'on pose par exemple la propriété P « être un bipède sans plume », on définira l'ensemble E tel que tous ses éléments x vérifient P . On écrira que $E = \{x \mid Px\}$. À partir de la réunion d'objets présentant une même propriété on crée un nouvel objet : la classe de ces objets. Mais cet ensemble ne se confond pas avec ses éléments : si chacun des éléments x appartenant à E est un bipède sans plume, l'ensemble E n'est pas lui-même un bipède sans plume. Même si un ensemble ne contient qu'un seul élément, il n'est pas cet élément : l'élément d'une classe n'est pas cette classe ; une classe n'est pas élément d'elle-même. Au XIX^e siècle, Georg Cantor avait formalisé la théorie des ensembles, mais la définition qu'il avait donnée de l'ensemble était trop large et conduisit très vite à des paradoxes insolubles.

Dès 1901, Bertrand Russell soulève, au cœur de la théorie des classes, un obstacle logique, une « contradiction » : le paradoxe des classes (dit « paradoxe de Russell »). Il en fait état dans *Principles of Mathematics* (1903) aux paragraphes 100 à 106 et au chapitre 7 de *My Philosophical Development* (1959)²⁶. Si l'on pose deux types de classes, celles qui s'appartiennent (qui se contiennent elles-mêmes comme un de leurs éléments) et celles qui ne s'appartiennent pas, une question surgit alors : la classe des classes qui ne s'appartiennent pas s'appartient-elle ? Si elle s'appartient, elle ne vérifie alors pas la propriété et elle ne s'appartient donc pas. Si elle ne s'appartient pas, alors elle s'appartient. Dans les deux cas, il y a une contradiction. Il existe des variantes imaginées de ce paradoxe. Dans le paradoxe du bibliothécaire, on suppose une bibliothèque dans laquelle existent deux types de catalogues : ceux qui se mentionnent eux-mêmes et ceux qui ne se mentionnent pas. Un bibliothécaire est chargé d'établir deux listes : celle des catalogues qui se contiennent et celle des catalogues qui ne se contiennent pas eux-mêmes. Une fois faite la liste des catalogues qui ne se contiennent pas, la question est de savoir si le bibliothécaire doit la mentionner à son tour dans ladite liste. S'il ne le fait pas, cette liste devient un catalogue qui ne se mentionne pas lui-même et doit donc aussi figurer dans la liste ; s'il mentionne la liste dans la liste elle-même, cette liste devient un catalogue qui se mentionne lui-même et ne doit donc pas figurer dans la liste des catalogues qui ne se mentionnent pas eux-mêmes.

Comment sortir d'un tel cercle vicieux qui entraîne un paradoxe ? Selon Gilbert Hottois, « les paradoxes semblent avoir en commun qu'ils considèrent des ensembles

26. Voir aussi Bertrand Russell, *Introduction à la philosophie mathématique*, Paris, Payot, 1991, chapitres XIII et XVII.

qui paraissent ne pas pouvoir être complets et se clore sans inclure un élément qui les présuppose. Ainsi, l'ensemble des catalogues est un catalogue qu'on est spontanément tenté d'inclure dans cet ensemble, alors que celui-ci est préalable à l'établissement du catalogue des catalogues. [...] Il semble donc possible de diagnostiquer un cercle vicieux : on veut inclure P dans l'ensemble A, alors que P n'a de sens que si l'on dispose déjà de l'ensemble A comme achevé et complet : P présuppose A comme complet et A ne semble pouvoir se compléter qu'en incluant P²⁷ ». On retrouve le théorème de Lacan : à vouloir clore un univers sur lui-même, on crée un rebut, ici un impossible sous la forme d'une contradiction issue de la logique.

Le paradoxe se formule mathématiquement ainsi : si W est la classe des classes γ qui ne s'appartiennent pas, on écrit ($\gamma \notin \gamma$) et on a alors (γ) [$(\gamma \in W) \equiv (\gamma \notin \gamma)$]. Si on considère que W est une classe comme les autres, on peut la substituer à la variable de classe γ , ce qui conduit à la contradiction : [$(W \in W) \equiv (W \notin W)$]. Russell parvient à sortir du paradoxe en formulant la théorie des types. Selon lui, il faut distinguer des niveaux, des degrés, des types de langage qu'il faut hiérarchiser. Soit A l'ensemble des x qui vérifient la propriété P. Pour décrire x , nous utiliserons un langage de degré (de type) 0. Pour décrire A, nous utiliserons un métalangage de degré 1. Langage et métalangage relèvent de deux degrés distincts. Si on ne les confond pas, il est alors possible de sortir du paradoxe des classes. Dans le paradoxe du bibliothécaire, x vérifie la propriété « être un catalogue ». W, l'ensemble des x , est le catalogue des catalogues, mais ici catalogue de degré 1. Il n'est pas du même type que les catalogues qu'il contient. Il ne peut pas se contenir au même titre que les catalogues qu'il contient lui-même.

Le paradoxe des classes renvoie à la question de l'autoréférence et de la réflexivité. C'est un problème de métalangage : la confusion vient de ce qu'un même mot sert à désigner à la fois la collection (le catalogue des catalogues) et les éléments de cette collection (les catalogues). Le catalogue des catalogues est en fait un méta-catalogue différent par degré des catalogues qu'il contient. L'ensemble doit être strictement distingué des éléments qu'il contient. La théorie des types pose un problème philosophique plus général : celui de penser qu'il existerait un métalangage, soit « le rêve de remplacer le langage naturel référentiel et autoréférentiel par une hiérarchie de langues et de métalangages techno-logiquement distinctes d'où l'autoréférence et ses conséquences (dont l'indécidabilité) seraient bannies. Mais ce rêve ou cet espoir ne peut s'exprimer que dans le langage naturel lui-même²⁸ ». Il est ainsi impossible de sortir du langage et de se situer au niveau d'un métalangage.

27. Gilbert Hottois, *Penser la logique. Une introduction technique et théorique à la philosophie de la logique et du langage*, 2^e édition, Bruxelles, De Boeck Université, 2002, p. 144.

28. *Ibid.*, p. 146.

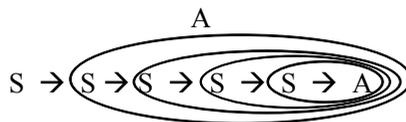
Le paradoxe des classes et la topologie du grand Autre

Dans le *Séminaire XVI*, Lacan s'emploie à tracer la genèse et la topologie du grand Autre. À cet effet, il emprunte notamment à la théorie des ensembles – dont il salue la « très forte innovation logique ²⁹ » – et au paradoxe des classes de Russell pour démontrer que l'Autre est frappé d'incomplétude. Lacan repart de la définition du sujet : le sujet est ce qui est représenté par un premier signifiant (S_1) auprès d'un autre signifiant (S_2). Il commence par rappeler le mathème de $S(A)$ qui indique le manque dans l'Autre. Ce manque « est manque dans le signifiant ³⁰ ». Lacan aborde la paire minimale S_1 - S_2 dans les termes ensemblistes de la paire ordonnée (S_1, S_2) , qui s'écrit aussi $\{\{S_1\}, \{S_1, S_2\}\}$. Dans une paire ordonnée, l'ordre des éléments est fixe. La relation signifiante ($S_1 \rightarrow S_2$) est une relation de connexion, et Lacan avance que « de la logique mathématique, c'est la théorie des ensembles qui se trouve le plus à portée de traiter de cette connexion si simple ³¹ ». Il rappelle le paradoxe des classes : « Considérer comme une classe tous les éléments d'une telle connexion, en tant qu'on peut écrire de chacun qu'il ne s'appartient pas à lui-même, entraîne un paradoxe. Ceci se démontre ³². »

Lacan réécrit la relation signifiante par la paire ordonnée $S \rightarrow A$, substituant S à S_1 et A à S_2 . Qu'implique-t-il « de poser comme signifiant d'une relation un signifiant qui intervient dans cette même relation ³³ » ? Cela donne le schéma :



S étant inscrit au champ de l'Autre, A subsume la relation $(S \rightarrow A)$. A , qui figure dans la paire ordonnée qui constitue cet ensemble, désigne aussi ce même ensemble, ce qui conduit à une série d'enchâssements et à une écriture en série :



La répétition indéfinie de S rend A insaisissable, car celui-ci est à la fois membre de l'ensemble et ensemble lui-même. Il est à la fois à l'intérieur et à l'extérieur. Lacan pose le problème en ces termes : « Que le grand A comme tel ait en lui cette faille qui tient à ce que l'on ne puisse savoir ce qu'il contient, si ce n'est son propre signifiant, voilà la question décisive où se pointe ce qu'il en est de la faille du savoir. Pour autant

29. Jacques Lacan, *D'un Autre à l'autre*, op. cit., p. 357.

30. *Ibid.*, p. 48.

31. *Ibid.*, p. 56.

32. *Ibid.*

33. *Ibid.*, p. 57.

que c'est au lieu de l'Autre qu'est appendue la possibilité du sujet en tant qu'il se formule, il est des plus importants de savoir que ce qui le garantirait, à savoir le lieu de la vérité, est lui-même un lieu troué³⁴. » Cela rejoint le problème de l'autoréférence et de la réflexivité : le savoir peut-il se savoir lui-même ? En termes ensemblistes : A s'appartient-il ?

Lacan propose ensuite de procéder à l'inverse et d'extraire les S de l'ensemble A. Ces S que nous extrayons sont, parmi les signifiants de A, ceux qui ne se contiennent pas eux-mêmes. Ils ne font pas un ensemble car « il n'y a aucune façon d'inscrire dans un ensemble ce que vous pourriez en extraire en le désignant comme l'ensemble des éléments qui ne se contiennent pas eux-mêmes³⁵ ». Autrement dit, « la classe de tous les catalogues qui ne se contiennent pas eux-mêmes ne saurait d'aucune façon se situer sous la forme d'un ensemble, pour la bonne raison qu'elle ne saurait d'aucune façon figurer dans les éléments déjà inscrits de cet ensemble. Elle est distincte³⁶ ». Il est donc impossible de saisir S dans un tout qui puisse l'englober. Cela revient à conclure qu'il n'y a pas d'univers du discours ni de métalangage, car le terme A désignant l'ensemble est lui-même pris comme élément de cet ensemble. Si l'on prend A comme un signifiant, on peut dire avec Lacan et avec la logique ensembliste que « tout discours qui se pose comme fondé essentiellement sur le rapport à un autre signifiant, il est impossible de le totaliser d'aucune façon comme discours. [...] En effet, l'univers du discours [...] sera toujours à extraire de quelque champ que ce soit qui prétende le totaliser³⁷ ». L'Autre ne saurait enfermer un savoir absolu, déjà là ou à venir. Dans la tradition philosophique, Dieu est le nom de ce savoir prétendument total. Le Dieu des philosophes est cet Autre totalisant le savoir.

Lacan se demande s'il est possible de concevoir un savoir (A) qui puisse conjointre en un seul ensemble les deux sous-ensembles qui constituent la paire ordonnée $\{\{S_1\}, \{S_1, S_2\}\}$. Si l'on pose que A s'inclut lui-même, les S de l'ensemble se répéteront indéfiniment de telle sorte qu'ils seront insaisissables. La solution est de considérer que A ne se contient pas lui-même : il contient des S ($S_1, S_2, S_3 \dots S_n$) qui ne doivent pas être confondus, au titre d'éléments de l'ensemble A, avec A pris lui-même comme signifiant. Est-il possible de les regrouper dans un seul et même ensemble ?

Soit, dans A, le sous-ensemble B contenant les signifiants $S_2 (S_\alpha, S_\beta, S_\gamma)$ qui ne sont pas éléments d'eux-mêmes. Pour que les éléments x appartiennent à B, il faut, première condition, que x ne soit pas élément de x et que, seconde condition, x soit élément de A. Les x doivent vérifier la fonction R définie au champ de A : $R(x) = R : x \notin x$. B est-il élément de lui-même ? Si B est l'ensemble des éléments qui ne sont

34. *Ibid.*, p. 59.

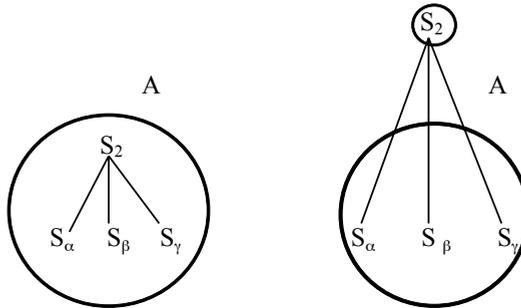
35. *Ibid.*, p. 60.

36. *Ibid.*

37. *Ibid.*, p. 61.

pas éléments d'eux-mêmes, alors B n'est pas élément de lui-même. Mais s'il n'est pas élément de lui-même, alors il s'appartient lui-même : c'est le paradoxe des classes. B est alors élément de lui-même, ce qui fait qu'il n'est pas élément de A puisque la seconde condition ($x \in A$) n'est pas réalisée. On parvient à cette contradiction que B à la fois ne peut pas être élément de lui-même ni ne pas s'appartenir.

Voici représentées les deux possibilités :



Ou bien le sous-ensemble des S_2 appartient à A, ou bien il en est exclu. Soit A s'inclut lui-même, soit il rassemble les signifiants qui ne sont pas éléments d'eux-mêmes. Il n'existe donc aucune proposition permettant d'universaliser le sujet. Dans le schéma de droite, S_2 est extérieur à l'Autre. S_2 , le signifiant auprès duquel S_1 représente le sujet, le signifiant qui subsume S_1 , représente le savoir. Le savoir est ainsi hors du champ de l'Autre. L'Autre n'est alors pas consistant car tout le savoir ne s'y loge pas. Frappé d'une faille, il n'est pas complet. Rien dans l'Autre n'assure la consistance du discours qui s'y articule.

Dans les dernières leçons du *Séminaire XVI*, Lacan convoque de nouveau la logique des ensembles et écrit :

$$S_1 \begin{pmatrix} A \\ S_2 \end{pmatrix} \quad A \begin{pmatrix} A \\ S_3 \end{pmatrix}$$

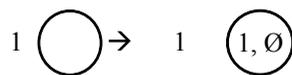
Il montre qu'à vouloir saisir la suite des S, on ne fait qu'indéfiniment les répéter, et A avec eux. Par cette répétition se creuse ce qu'il nomme l'enforme de A, qui est l'objet *a*. Le petit *a* est la structure topologique du grand Autre. Autrement dit, A n'est pas un tout, il n'est pas Un. Dans le paradoxe des classes, l'ensemble E de tous les ensembles qui ne se contiennent pas eux-mêmes ne peut s'inscrire comme fonction qu'ainsi : l'ensemble E a pour propriété de contenir des éléments *x* tels que « *x* est différent de *x* ». De la même façon, les signifiants S_1 et S_2 ne peuvent se désigner eux-mêmes : ils sont autres à eux-mêmes. Il y a une altérité du signifiant à lui-même.

A comme signifiant désigne le signifiant comme Autre : c'est un Autre que lui-même. A est extérieur à S_2 , il n'y a pas d'Autre de l'Autre. Mais, se demande Lacan, « est-ce à dire qu'il n'y en aurait qu'un ? Mais cela aussi est impossible, parce que, sinon, il ne serait pas l'Autre ³⁸ ».

Quel est le rapport de l'Un à l'Autre ? Lacan introduit la notion d'ensemble vide et désigne désormais l'Autre par \emptyset (noté aussi $\{\}$) : « L'Autre, au sens où nous l'introduisons pourvu de ce A majuscule, prend la valeur notoire, non pas d'être l'Autre entre tous, ni non plus d'être le seul, mais seulement de ceci, qu'il pourrait n'y en pas avoir, et qu'à sa place, il n'y ait qu'un ensemble vide. Voilà ce qui le désigne comme l'Autre ³⁹. » Dans la théorie des ensembles, l'ensemble vide contient « rien ». Par définition il est inclus dans tout ensemble dont il constitue toujours l'une des parties.

Si l'on réduit A au signifiant *un* nécessaire, le trait unaire, on obtient $A = \{1\}$. Les sous-ensembles de A sont donc : $\{1\}$, \emptyset . Il suffit d'inscrire au champ de l'Autre un seul élément, le trait unaire, pour faire surgir l'ensemble vide. L'ensemble des sous-ensembles de A s'écrit : $\{1, \emptyset\}$ ou encore $\{1, \{\}\}$. On peut aussi écrire $\{1, \{1\}\}$: le premier 1 est l'élément unique de l'ensemble de départ A, le second 1 prend la place de l'ensemble vide.

L'Autre prend la figure de l'ensemble vide, qui surgit avec le signifiant 1. Mais A ne se confond pas avec cet élément, même s'il est l'unique élément de l'ensemble. L'Autre n'est pas Un : « Ce n'est pas parce qu'il n'y en a pas d'autre qu'il est Un ⁴⁰ », dit Lacan. Ce n'est pas de l'Autre que le sujet part pour se faire représenter, mais de cet *un Autre*, de cet *un* unaire, pour s'accrocher au *un Autre* et s'inscrire au champ de l'Autre. Lacan écrit une série de trois schémas qui synthétisent ses développements sur l'Autre vu sous l'angle ensembliste. Premièrement, le surgissement du signifiant *un* fait surgir l'ensemble vide : au lieu de l'Autre se creuse une place vide. Lacan établit deux premiers schémas à trois signifiants de base : le premier *un*, le second *un*, l'*un-en-plus* :



Du premier au second schéma

Le rond vide désigne l'ensemble A. Dès lors qu'on introduit un élément, 1, S_1 , qui devient l'*un dans l'Autre*, on fait apparaître, dans A, l'ensemble vide au titre de sous-ensemble. \emptyset est l'*un-en-plus* : « Cet *un dans l'Autre* ne saurait aller sans comporter l'*un-en-plus* de l'ensemble vide ⁴¹. » L'entrée dans A du premier *un* est « fondatrice » :

38. *Ibid.*, p. 357.

39. *Ibid.*, p. 358.

40. *Ibid.*, p. 362.

41. *Ibid.*, p. 379.

elle permet d'affirmer que l'Autre ne saurait se contenir lui-même, sauf au titre de sous-ensemble.

Si désormais on remplace \emptyset à son tour par 1 et \emptyset , on obtient le passage du second au troisième schéma :

$$1 \text{ (1, } \emptyset) \rightarrow 1 \text{ (1 (1, } \emptyset))$$

Du second au troisième schéma

Le paradoxe des classes est résolu dans la mesure où il n'y a jamais d'ensemble qui se contienne lui-même. Si on note A par \emptyset , cela se démontre facilement. Dans la théorie des ensembles, l'ensemble vide n'a qu'un seul sous-élément, l'ensemble vide. L'ensemble vide, à la différence de tout autre ensemble, ne génère pas l'ensemble vide. L'ensemble vide n'est « rien que ce qui se produit à partir d'un ensemble à un élément quand on distingue ses sous-ensembles ⁴² ». Lacan peut alors dire que l'Autre n'est pas un à soi tout seul. Du seul fait que \emptyset est l'une de ses parties, il ne se confond pas avec l'Un. Pour devenir l'*un-en-plus*, il faut l'entrée du *un* dans l'Autre. L'Autre a besoin d'un autre pour se constituer comme *un-en-plus*, c'est-à-dire comme ensemble vide. Cet un-en-plus, c'est S(A), « A inaugural ». L'ensemble vide peut toujours appeler un autre *un*, cela donnera à son tour un nouvel ensemble vide, cela à l'infini : « Cette structure peut se répéter indéfiniment – *un*, cercle, *un*, cercle, *un*, et ainsi de suite. C'est cela qui définit l'Autre. Et c'est cela même qui constitue l'instance comme telle de l'objet *a* ⁴³. » L'objet surgit de la répétition. L'un-en-plus, le signe de l'ensemble vide, n'est autre que l'enforme de l'Autre, soit *a*. Dans sa topologie, A est troué. Dans l'algèbre lacanienne, cela s'écrit S(A).

Retour à Borges : l'indéfiniment répété, jusqu'à trouver le vide de la structure

Dans ses trois textes, Borges tourne autour de la question de l'autoréférence et de la répétition du même à l'infini. Question pour lui insistante, comme l'atteste ce souvenir d'enfance qu'il rapporte : « Je dois ma première notion du problème de l'infini à une grande boîte de biscuits qui dota de mystère et de vertige mon enfance. Sur les flancs de cet objet anormal, il y avait une scène japonaise ; je ne me rappelle plus les enfants ou les guerriers qui la composaient mais je me souviens que dans un angle de cette image réapparaissait la même boîte de biscuits avec la même image et dans cette image la même image et ainsi de suite – du moins en puissance – à l'infini... Quatorze ou quinze ans plus tard, vers 1921, je découvris dans une œuvre de Russell une invention analogue de Josiah Royce. Celui-ci imagine une carte de l'Angleterre,

42. *Ibid.*, p. 381.

43. *Ibid.*

dessinée sur une portion du sol de l'Angleterre : cette carte – pour être exacte – doit comprendre une carte de la carte, qui doit comprendre une carte de la carte de la carte, et ainsi de suite à l'infini ⁴⁴... »

L'intérêt de Borges pour l'infini n'est pas seulement spéculaire, il est aussi verbal : dans son texte « Quand la fiction vit dans la fiction » (1939), contemporain de « La Bibliothèque totale », il évoque le roman de l'Irlandais Flann O'Brien, *At Swim-Two-Birds*, dans lequel un étudiant de Dublin écrit un roman sur un aubergiste de Dublin qui écrit un roman sur ses clients, qui écrivent à leur tour des romans où l'étudiant et l'aubergiste sont des personnages de l'histoire. Borges est fasciné par ces « labyrinthes verbaux ⁴⁵ » et ces emboîtements : catalogue des catalogues, commentaire du commentaire, préface des préfaces, livre dans le livre... Les univers qu'il imagine sont constitués d'ensembles inclus dans d'autres ensembles, et ces ensembles portent la promesse de s'inclure à leur tour eux-mêmes : à première vue, cela tourne en rond. Un cycle, une boucle se referme sur elle-même. Mais dans ce parcours circulaire, dans cette inclusion de l'objet dans lui-même, Tout se trouve-t-il enserré ou y a-t-il un point qui échappe à la saisie de la totalité ?

Dans le premier conte, la bibliothèque apparaît comme un ensemble fini qui contient tous les écrits possibles et renferme un livre total et cyclique qui à son tour inclut tous les livres. Un tel livre figure comme un sous-ensemble qui inclut à lui seul ce plus vaste ensemble qu'est la bibliothèque à laquelle il appartient. Ce livre contient toute la bibliothèque et il est lui-même contenu dans l'ensemble : il est une sous-partie de l'ensemble qui subsume et répète l'ensemble qui le contient. De même, les livres sont inclus les uns dans les autres : Borges parle d'interpolations de chaque livre dans tous les livres ⁴⁶. Si l'on considère la bibliothèque comme un ordre symbolique en soi, un Autre comme champ du savoir, la question est : le grand Autre peut-il s'inclure lui-même ? Y a-t-il un savoir absolu ? Existe-t-il un Autre qui soit identique à lui-même ?

Dans le *Séminaire XVI*, Lacan rappelle les différentes approches de l'Autre qu'il a déployées, depuis le *Séminaire II* ⁴⁷, au long de son enseignement : lieu du code, trésor du langage, lieu du désir, lieu du savoir, champ du symbolique, champ d'inscription, Dieu des philosophes... L'Autre est le supposé savoir, le lieu où le savoir s'institue : le sujet attend de lui la réponse aux questions qu'il lui adresse. Il en espère un savoir ultime. Mais l'Autre reste problématique, et il s'agit par la logique des ensembles d'en démontrer la faille. Lacan évoque qu'une vacuole, un lieu vide *extime* affecte l'Autre d'un trou. Pour mieux appréhender l'Autre dans sa seule topologie, Lacan propose

44. Jorge Luis Borges, *Œuvres complètes*, tome I, *op. cit.*, p. 1221-1222.

45. *Ibid.*, p. 1223.

46. Jorge Luis Borges, *Fictions*, *op. cit.*, p. 76.

47. Jacques Lacan, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, leçon du 25 mai 1955, « Introduction du grand Autre ».

de ne lui donner aucune incarnation et de le considérer comme étant sans figure. Il sera aussi bien une « page blanche ⁴⁸ ». Lacan fait de l'Autre un ensemble vide et a recours à l'image du cheval de Troie : non pas le cheval qui se vide de son contenu, comme le veut l'histoire, mais au contraire celui qui absorbe toujours plus les *uns* ⁴⁹. L'Autre, c'est l'ordre symbolique, le champ du rangement : une accumulation numérotée, un magasin. C'est un *emporium*, au sens du stockage ordonné et du magasin, et un empire ⁵⁰, au sens d'un ordre qui tient son pouvoir de son savoir.

La bibliothèque-univers contiendrait un savoir sans faille, depuis toujours déjà là, qui répondrait à tous les mystères. Tout se trouve expliqué et justifié : « Il n'y avait pas de problème personnel ou mondial dont l'éloquente solution n'existât quelque part : dans quelque hexagone ⁵¹ » ; toute « justification est verbale et, *ex hypothesi*, figure d'avance dans la Bibliothèque ⁵² ». Le lecteur se trouve lui-même concerné et inclus puisque la bibliothèque détient un savoir sur lui : le « récit véridique de ta mort ⁵³ », comme l'interpelle le narrateur du conte, appartient au vaste catalogue de ce savoir. Dans cette Babel, tous les énoncés ont déjà été dits. Parler n'est alors plus que répéter ce qui a déjà été écrit. La parole perd alors ses effets de surprise et de création : « Parler, c'est tomber dans la tautologie ⁵⁴. » Il n'y a *a priori* pas de trou dans la langue : « Si la langue des philosophes ne suffit pas, la multiforme Bibliothèque aura produit la langue inouïe qu'il y faut, avec les vocabulaires et les grammaires de cette langue ⁵⁵. » La bibliothèque comporte toutes les structures verbales et toutes les variations. Elle est en soi un code complet. Les hommes sont écrasés par une telle totalité : « La certitude que tout est écrit nous annule ⁵⁶. » Le rêve des bibliothécaires de Borges n'est-il pas, en somme, de croire en l'existence d'un Autre dont le savoir serait garanti, sans faille, en un Autre qui sait ce que ça veut dire, en un Dieu qui aurait le dernier mot ? Le savoir ici, c'est Dieu, et d'ailleurs tout un vocabulaire religieux vient infiltrer l'écriture de ce conte de Borges.

Finalement, cette croyance en un Autre absolu du savoir est tenace, nous dit Lacan : « Cet Autre, qui est justement le Dieu des philosophes, n'est pas si facile qu'on le croit à éliminer. En réalité, il reste, en tout cas, stable à l'horizon de toutes nos pensées ⁵⁷. » Tout ce savoir vénéré reste néanmoins un « trésor » impénétrable, « intact

48. Jacques Lacan, *D'un Autre à l'autre*, *op. cit.*, p. 82.

49. *Ibid.*, p. 369.

50. *Ibid.*, p. 296.

51. Jorge Luis Borges, *Fictions*, *op. cit.*, p. 76.

52. *Ibid.*, p. 80.

53. *Ibid.*, p. 76.

54. *Ibid.*, p. 80.

55. *Ibid.*, p. 77.

56. *Ibid.*, p. 80.

57. Jacques Lacan, *D'un Autre à l'autre*, *op. cit.*, p. 343.

et secret ⁵⁸ ». Dans la bibliothèque, nul n'a en effet jamais vu ni le catalogue des catalogues ni le livre cyclique. La méthode imaginée pour trouver le précieux livre conduit à une métonymie sans fin : « Pour localiser le livre A, on consulterait au préalable le livre B qui indiquerait la place de A ; pour localiser le livre B, on consulterait au préalable le livre C, et ainsi de suite jusqu'à l'infini... C'est en de semblables aventures que j'ai moi-même prodigué mes forces, usé mes ans ⁵⁹. » L'histoire de l'Homme du livre n'est qu'une superstition et son livre, une conjecture : « Il doit exister un livre qui est la clé et le résumé parfait *de tous les autres*. Il y a un bibliothécaire qui a pris connaissance de ce livre et qui est semblable à un dieu ⁶⁰. » Le narrateur du conte n'est pas près de renoncer à cette croyance en un supposé savoir universel déposé dans un livre total.

Dans « La Bibliothèque de Babel », Borges fait explicitement référence à la théorie des ensembles par le biais du paradoxe des classes, dans sa version « catalogue des catalogues ». La fiction se trouve organisée par ce paradoxe, sans que Borges en donne jamais la solution. Il conclut plutôt sur un impossible : la bibliothèque enferme les hommes dans un cercle vicieux. Ceux-ci, qui se soutiennent de la fiction du catalogue des catalogues et d'un livre qui contiendrait toute la bibliothèque, n'ont d'autre destin que de tourner en rond. *Circare*, dit Lacan : « Tourner en rond autour d'un point central tant que quelque chose n'est pas résolu ⁶¹. » Tourner en rond à la recherche de la partie qui équivaldrait au tout. Il y aurait, sous la forme du livre total, un Autre inclus dans l'Autre, la bibliothèque. Le conte s'achève sans que l'existence de l'Autre du savoir absolu ait été affirmée ou niée.

Borges effectue un pas logique avec « Le livre de sable », dans lequel il évoque un livre similaire au livre cyclique, un livre total, impossible et diabolique, qui réalise le vœu du narrateur de « La Bibliothèque de Babel ». Son acheteur s'en retrouve vite prisonnier et invente une solution : s'en délester dans une bibliothèque quelconque, non plus idéale, mais humaine. Non répertorié, non catalogué, ce livre est alors perdu et on ne le retrouvera jamais que par hasard. Le conte « Le livre de sable » opère ainsi un processus à l'envers de « La Bibliothèque de Babel » : le livre total est placé dans un espace où il ne figurait initialement pas. Hors catalogue, il devient un ensemble vide, conformément à la théorie ensembliste qui fait de \emptyset la sous-partie de tout ensemble. Perdu, il occupe désormais une place vide.

Borges donne ainsi au paradoxe des classes une solution logique. Dans « La Bibliothèque de Babel », le narrateur rêvait d'un ensemble qui contiendrait tous les ensembles et qui se contiendrait lui-même. Dans « Le livre de sable », l'auteur invente

58. Jorge Luis Borges, *Fictions*, op. cit., p. 76.

59. *Ibid.*, p. 78-79.

60. *Ibid.*, p. 78.

61. Jacques Lacan, *D'un Autre à l'autre*, op. cit., p. 247.

un livre-ensemble, un livre-univers, « lieu unique où le savoir se conjouirait ⁶² », tout en en faisant un « livre impossible » qui ne peut trouver place qu'autre titre de sous-partie perdue. Il en fait l'ensemble vide inscrit dans cet ensemble infini qui peut absorber tous les signifiants mais qui reste inaccessible. Borges fait ici la démonstration de l'inexistence de l'Autre de l'Autre : le livre de sable devenu \emptyset est cette faille qui vient creuser l'Autre et l'affecter d'un trou. L'*Un* du livre rejoint l'ensemble-bibliothèque et fait surgir l'ensemble vide. Avec cette perte, un manque se creuse dans l'ordre symbolique. L'Autre du savoir n'est ainsi pas clos : il « n'enferme nul savoir dont il se puisse présumer, disons, qu'il soit un jour absolu ⁶³ ».

Dans « La Bibliothèque de Babel », le rêve d'un univers du discours qui trouverait en lui-même sa garantie acculait les bibliothécaires de Borges à l'impuissance. En perdant cet Autre Un, en liquidant cette fiction d'un savoir absolu, le narrateur du « Livre de sable » passe de l'impuissance à l'impossible, parcourt en ce point similaire à l'analysant, qui au début de l'expérience analytique croit à « cet Autre comme au lieu où le savoir s'institue, au sujet supposé savoir ⁶⁴ », pour à la fin le laisser choir. Le livre total perdu dans la bibliothèque est la démonstration de $S(A)$. Alors que le narrateur de « La Bibliothèque de Babel » rêvait un savoir complet et errait dans un univers clos sur lui-même, le personnage du « Livre de sable » crée un trou dans un ensemble en déposant le livre dans la bibliothèque pour en faire un élément *extime* au lieu de A. Il l'y laisse tel un rebut car, « à force de vouloir considérer comme clos un discours non achevé [...], on produit des effets de déchet ⁶⁵ ». Borges fait là une démonstration du théorème de Lacan : il n'y a pas de savoir sans manque, il n'y a pas d'Autre de l'Autre. Ces trois textes retracent le parcours qui va d'un Autre à l'autre, le livre de sable devenant cet objet perdu et innommable qu'est le *a* qui vient trouer le grand Autre.

62. *Ibid.*, p. 347.

63. *Ibid.*, p. 63.

64. *Ibid.*, p. 345.

65. *Ibid.*, p. 210.